

► Portrait insolite: Saint-John Perse (1887-1975)

«La stratégie de la Seiche»

Ses poèmes en prose chantent l'enivrante force de l'ailleurs. Sa carrière politique fut exemplaire. Son exil douloureux. Reconnu par Claudel, cité par Proust, soutenu par Briand, invité par Kennedy, illustré par Braque et traduit par Eliot, Ungaretti et Rilke, Saint-John Perse, lauréat du Prix Nobel de littérature en 1960, reste un poète, homme inclassable. Enigmatique à souhait!

KATJA RAUSCH

Comment expliquer le présent par l'ailleurs? Demandez à Saint-John Perse! Pour certains, ce nom exotique connote une île paradisiaque ou bien évoque une pâtisserie exquise de Pierre Hermé. Et pour d'autres, il s'agit d'un pur plaisir littéraire, mélodieux et philosophique à partager – en plus, de la pâtisserie et de l'île tropicale!

Derrière Saint-John Perse, se cache Marie-René-Auguste-Alexis Saint-Léger, un diplomate plus connu sous le nom d'Alexis Léger, un des hommes les plus influents de la politique étrangère française de l'entre-deux-guerres. Véritable esprit raffiné et personnage atypique, il constitue un «terrain» qu'on ne cesse d'analyser, de disséquer et d'interpréter. Objectif des académiciens: éclairer le mystère du «poète aux masques» et classer l'inclassable. Mission impossible?!

Né en 1887 à Pointe-à-Pitre en Guadeloupe, Alexis passe une enfance édenique au sein de l'aristocratie créole. Son père est un avocat issu d'une famille de juristes installée sur l'île depuis 1815 et sa mère, l'héritière d'une riche famille de planteurs. En 1899, la famille quitte l'univers colonial pour s'installer en France, à Pau. Pour Alexis, il s'agit d'un exil forcé – et ce ne sera pas le dernier.

«POÈTE AUX MASQUES»

Suivent de brillantes études de droit à Bordeaux, des cours de médecine et de sciences et de lettres. Il développe un vif intérêt pour la musique et l'école russe dont Stravinsky. Début d'une licence de philosophie (pour se changer les idées, probablement...) où, sous l'influence de Spinoza et Nietzsche, il reformule ses idées. La mélancolie fait place à l'énergie et à la volonté.

En 1911, à 24 ans, il est introduit au ministère des Affaires étrangères et à 27 ans, Léger obtient sa nomination à la Légation de France à Pékin. En Asie, il voyage et traverse le désert de Gobi. Sa poésie s'en trouvera empreinte, notamment *Anabase* (1924), publié sous Saint-John Perse. Rapidement, il devient le bras droit de l'éminence grise, le ministre Aristide Briand.

Dans les années folles, il compte de nombreuses conquêtes dont Marthe de Fels, Misia Sert et Marie Laurencin; il sera nommé chevalier de la Légion d'honneur, plus tard officier et finalement, commandeur. En 1930, il rédige le pacte Briand-Kellogg et le *Mémoire pour l'organisation d'un régime d'Union fédérale*, considéré comme l'un des prémices de l'idée d'union européenne.

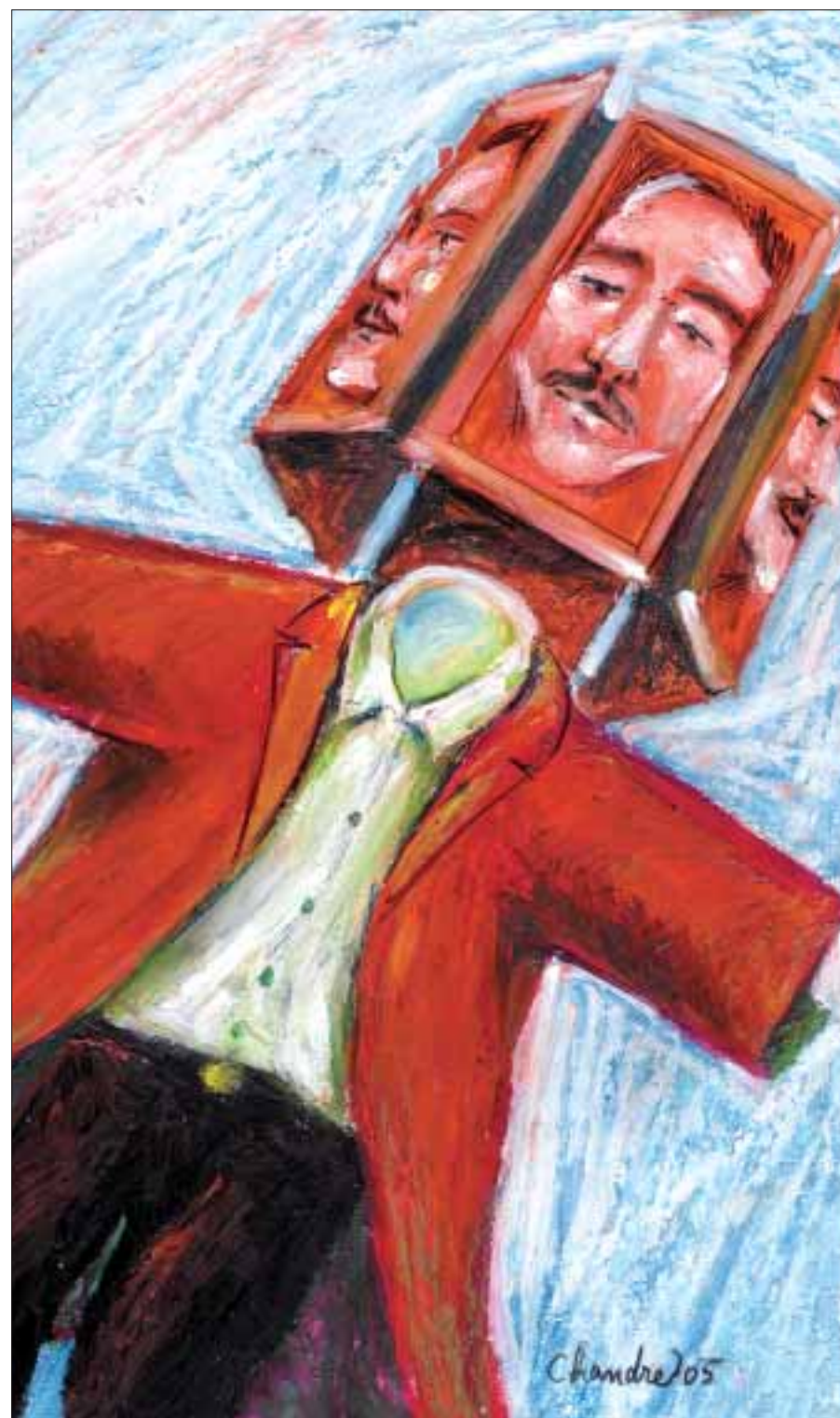
Fervent opposant de Hitler, il est, en 1940, chassé de son poste de secrétaire général, déchu de la nationalité française et radié de la Légion d'honneur. Son appartement parisien est pillé par la Gestapo et l'ensemble de ses biens confisqué. Il s'exile sans revenus aux Etats-Unis où il devient le conseiller de la bibliothèque du Congrès à Washington. Il se consacre désormais à son œuvre. Comme quoi le malheur des uns fait vraiment le bonheur de nous autres lecteurs.

En 1957, il rentre en France, à Giens (jusqu'à sa mort en 1975) et se marie, à 71 ans, avec Dorothy Milburn Russell, riche héritière de la haute bourgeoisie new-yorkaise. Il obtient, entre autres, le titre de docteur honoris causa de Yale, est lauréat du Grand Prix national des Lettres en France et reçoit, en 1960, le prix Nobel de littérature.

UN HALO DE MYSTÈRE

Suivent deux invitations du président Kennedy. Et c'est nul autre que Perse qui, après l'assassinat du président publie dans *Le Monde* l'hommage intitulé *Grandeur de Kennedy*. En 1972, il termine sa *Pléiade*. C'est Monsieur le poète lui-même qui rédige sa biographie, commente ses textes et dirige son œuvre. Et toc! Fallait le faire. Une première (et dernière) dans la prestigieuse collection Gallimard.

«*Le vrai drame du siècle est dans l'écart qu'on laisse croître entre l'homme temporel et l'homme intemporel.*» Perse a toujours essayé de «raccorder l'homme au monde» et de le délivrer de sa croyance aveugle en l'histoire. Son œuvre poétique en témoigne, doublée de la création d'un personnage: le poète Saint-John Perse. L'idée d'un ancrage personnel, d'une terre spirituelle domine.



Saint-John Perse a toujours essayé de «raccorder l'homme au monde»

«*J'habiterai mon nom*», écrit-il dans *Exil, VI*.

Perse est avant tout un alchimiste de la science du langage. But suprême: la connaissance de l'être. Beaucoup de questions restent ouvertes, mais une chose est sûre: son œuvre, son personnage et surtout son pseudonyme ont fait couler beaucoup d'encre. Les uns y voient une référence à l'île Saint-Léger-les-feuilles, les autres, un hommage à l'écrivain du XIX^e siècle, Percy Saint-John ou encore au poète latin Perse. Le

fait est que l'origine de ce nom de plume reste énigmatique et n'appartient qu'à son auteur. Et c'est bien comme ça!

Les académiciens parlent de la «stratégie de la seiche». Expliquer le mystère par le mystère, voilà ce qui est bien! Tout comme le mollusque, le poète jette un épais nuage d'encre d'un millier de pages sur sa personne et son œuvre. Laissons vivre le mystère, le merveilleux. Nous en avons besoin.

► A Paris, 27^e festival Cinéma du réel

Le cinéma qui parle du monde

Le festival Cinéma du réel, au Centre Pompidou de Paris du 4 au 13 mars, propose un panorama mondial aussi exhaustif que possible du film documentaire. Autrement dit «un état du monde en images et en sons».

PABLO CHIMIENTI

Le documentaire est, sans aucun doute, le parent pauvre du 7^e art. Né pourtant avec le cinématographe, il a, depuis, perdu ses lettres de noblesse. Miguel Marias, ancien directeur de la cinémathèque de Madrid, date le début de cette déchéance en 1917, moment «où le long métrage de fiction triompha définitivement comme format».

Mais depuis quelques années, avec la concentration que connaît le monde de la presse et le parti pris de certaines chaînes de télévision, d'aucuns voient dans le documentaire une nouvelle source de

vérités, plus libre et indépendante. Le festival Cinéma du réel, sans entrer dans cette polémique, fait partie de ces institutions qui, envers et contre tout, se battent pour ce genre. Né en 1979 sous la dénomination «Festival de films ethnographiques et sociologiques», il se donne immédiatement pour but de défendre le cinéma documentaire et plus précisément les documentaires qui font preuve de qualités cinématographiques et d'un point de vue d'auteur. Pour les organisateurs de la manifestation, «il suffit de voir, en un temps ramassé, un grand nombre de documentaires, pour constater à quel point il sait nous raconter le monde».

DE BUÑUEL À DON QUICHOTTE

Si depuis deux ans, le festival a retiré les termes «ethnologique» et «sociologique» car jugés trop réducteurs par rapport à ce qu'était devenu le festival, il a gardé sa structure initiale. A savoir: une compétition internationale, une nationale et une grande

rétrospective sur un sujet géographique. Après l'Algérie en 2003 et l'Argentine en 2004, c'est un autre pays hispanophone qui est à l'honneur cette année, l'Espagne!

«*On a remarqué depuis quelques années des long métrages documentaires d'une très grande beauté venant d'Espagne*», confie Marie-Pierre Duhamel-Muller, la nouvelle directrice artistique du festival, «on a senti ce frémissement nouveau, du coup on a regardé en arrière». Le résultat est une rétrospective de 27 films qui va du tout premier film espagnol *Riña en un café* tourné en 1897 par Fructuoso Gelabert jusqu'au frémissement dont parlait Marie-Pierre Duhamel-Muller avec des films tels que *Veinte años no es nada* de Joaquín Jordà ou *Marineros en tierra*, deux films de l'année dernière. Le tout en faisant des détours par quelques grands noms: Carlos Velo, Basilio Martín Patino, Victor Erice et le plus célèbre de tous, Luis Buñuel.

D'autres raisons ont également incité l'équipe du Cinéma du réel à s'attarder sur l'Espagne. Deux anniversaires, en fait. Les 30 ans de la mort de Franco et du début de la

transition démocratique et les 400 ans du *Don Quichotte de la Mancha* de Miguel de Cervantes. Si on comprend aisément le rôle qu'a joué la fin de la dictature dans le milieu du documentaire espagnol, on devine plus difficilement le lien entre Don Quichotte et le documentaire. «*Mais le Quichotte est un documentaire*», affirme Marie-Pierre Duhamel-Muller. «*Cervantès crée ses personnages et les situations, mais le livre reste un documentaire sur ce que l'auteur pense de son époque. Quand on le lit aujourd'hui, le chef-d'œuvre nous documente sur le temps de son auteur et reste une source documentaire profonde sur beaucoup de questions de l'Europe d'aujourd'hui*», ajoute-t-elle.

Théorie pour le moins étonnante à laquelle il faudra repenser au Centre Pompidou pendant les projections du seul film non espagnol de cette rétrospective *Lost in la Mancha*, making of sur la non-réalisation du film *L'homme qui tua Don Quichotte* de Terry Gilliam.

* Festival Cinéma du réel, du 4 au 13 mars 2005 au Centre Pompidou de Paris. www.bbpi.fr